



# Ruby in paradise

de Victor Nunez

## fiche technique

USA - 1993 - 1h54

Réalisateur :  
**Victor Nunez**

Scénario :  
**Victor Nunez**

Musique :  
**Charles Engstrom**

Interprètes :  
**Ruby**  
(Ashley Judd)  
**Mike**  
(Todd Field)  
**Ricky**  
(Bentley Mitchum)  
**Rochelle**  
(Allison Dean)  
**Mildred**  
(Dorothy Lyman)



## Résumé

Le paradis. Partout, à Panama City Beach, on vend le paradis. Sur les cendriers, sur des cadres en bois, sur des coquillages, la même image revient : le rêve américain de la famille bronzée, souriante, sur fond de plage ensoleillée. Mais les enseignes lumineuses ne clignotent plus. C'est la morte saison. Comme la plage et les dunes, la boutique de souvenirs, où Ruby a trouvé un job de vendeuse, est déserte. Ruby a fui ses montagnes du Tennessee. Elle a roulé des heures durant. Si elle s'est arrêtée à Panama City Beach, c'est parce qu'elle y a séjourné en vacances, dans son

enfance. Aujourd'hui, hors saison, plus rien n'est pareil. "Ici, rien d'exceptionnel", note-t-elle dans son journal intime, le soir de son arrivée...

## Critique

C'est cette Amérique si peu exceptionnelle que nous montre **Ruby in paradise**. Une Amérique froide, vide, où la vie est dure et où il faut s'accrocher à son emploi. Simplement, calmement, Victor Nunez filme la mélancolie de Ruby. Sérieuse,

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA  
ABC

généreuse, un peu mystérieuse aussi. Elle a fui sa famille, mais on ne saura jamais pourquoi. Elle lutte pour ne pas perdre pied, mais c'est à peine si elle sait comment. Et, de temps à autre, elle se demande pourquoi, certains soirs, on se retrouve "seul et terrifié"...

Le film repose essentiellement sur le visage gracieux et la présence étonnante d'Ashley Judd. Mais la mise en scène est belle, aussi, dans sa discrétion même. Victor Nunez parle avec émotion du courage de vivre au quotidien. Il fait sien la morale de l'amie enseignante de Ruby : "Survivre sans perdre son âme."

Bernard Génin  
*Télérama n°2297*

Victor Nunez a écrit et réalisé un film subtil, habité par la délicieuse Ashley Judd. Voilà une invitation à un voyage intimiste avec la jeune Ruby Lee Gissing, qui décide un jour de quitter le Tennessee pour Panama City Beach, station balnéaire au nord-ouest de la Floride. Le film est lent et mobile. Entre les parenthèses des génériques musicaux et routiers, nous entrons dans la mouvance d'une vie vaguement rêvée. La mise en scène crée ce (micro) climat onirique, de gros plans scrutateurs en surimpressions et ralentis discrets, avec plans d'ensemble contemplatifs et, parfois, prises de vues à la verticale. Les lieux ont ce caractère intemporel qui imprégnait déjà l'Hôtel des Amériques de Tchiné, mais épuré de tout traitement romanesque. Ruby cherche, trouve du travail, des voisins - chanteuse orientale, motards sédentarisés, vieux pêcheur. Ruby s'envoie en l'air, se fait virer. Ruby solitaire prend sa vie en main; elle rencontre l'amour, le tient à distance, ce n'est pas Cendrillon... Jeune fille aux pieds nus, hors-saison, dans sa ville d'un bout d'Amérique, elle accepte le monde. Ce film inhabituel agit en révélateur d'existences ordinaires. Ruby n'avait lu que la Bible ; une

rencontre lui fait découvrir Jane Austen ou Emily Dickinson. A aucun moment, le film ne se veut plus cultivé, plus intelligent que son héroïne. Cette proximité sans condescendance est une force, d'égal à égale ; elle restitue à la vie au quotidien sa part d'étrangeté. Ruby Gissing est confrontée aux rites obligatoires de la consommation. Face à des hommes fragiles ou égoïstes, elle s'assume, croise d'autres femmes bien différentes des clichés en vigueur. L'une des modernes lavandières que rencontre Ruby s'appelle Wanda, prénom-titre d'un film de Barbara Loden. Il y a une démarche, un air de famille entre ces œuvres, à vingt-trois ans de différence. Dépouillé de la perfection technique de productions plus opulentes - mais ses scories jouent pour lui - Victor Nunez a réalisé un film au féminin, comme le cinéma américain en offre peu. Ses personnages et leurs liens sonnent juste, du premier au plus petit rôle. Le Sundance festival a d'ailleurs couronné ce troisième long métrage d'un auteur indépendant et attachant. Certains parleront sans doute d'intérêt limité à propos de l'œuvre. C'est vrai, elle se limite effectivement à l'essentiel (excusez du peu). Dans un paysage cinématographique souvent attrayant, toujours encombré, Ruby surgit en étoile filante. En apercevoir une a cette vertu de rapprocher l'individu de l'univers, de cet "espace, la frontière finale" de la série *Star Trek : the new generation*, où joua Ashley Judd. Empreints de distance, les regards que porte Ruby sur la vie nous ouvrent les portes d'un autre espace, intérieur celui-là, aux frontières de l'âme. Alors ne manquez pas cette étoile de passage, car Ruby est sublime.

Jean Darrigol  
*Le mensuel du cinéma n°14*

Ruby, dans la première scène, s'enfuit de la maison d'une espèce de *grunge* antipathique. Elle rêve de liberté. Où mieux la trouver qu'à Panama City,

Floride ? Elle deviendra vendeuse dans une boutique de souvenirs hideux pour touristes canadiens. Le fils de sa patronne aura une petite liaison avec elle ; mais comme elle trouvera vite un petit ami plus digne d'elle (c'est un idéaliste qui vend des plantes vertes politiquement correctes), elle quitte le petit bourgeois qui, frustré, tentera de la violer (mais en vain) et se vengera en la virant du magasin. Une copine vendeuse lui prêtera 50 dollars (qu'elle lui remboursera à la fin du film). Puis sa patronne la suppliera de revenir et le fils - presque violeur - lui présentera des excuses. Le "paradis" dont il est question dans le titre est un plateau en plastique particulièrement laid qui porte cette inscription, sur fond de palmiers. Mais n'oublions pas les deux événements les plus marquants de l'œuvre : Ruby, au chômage, entrera dans une boîte de strip-tease, mais se dégonflera illico. Et son petit ami, en apprenant qu'elle est revenue dans la boutique des horreurs touristiques, s'éloignera d'elle, le regard plein de mépris. On ne mélange pas la vente de matériel écologique avec la vente de poupées en coquillages ! Telle semble être la morale de ce film minimaliste, sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs de Cannes et Grand Prix du Festival de Sundance 1993. Victor Nunez se veut "chroniqueur du Sud". Mais à force de vouloir éviter tout sensationnalisme hollywoodien, il ne parvient, au plus, qu'à nous livrer une sorte de "sitcom" en digest, comme ces feuilletons télé qui étalent, en trente épisodes de 52 minutes, l'insignifiance de l'Amérique profonde. Ashley Judd va tourner dans le prochain film d'Oliver Stone.

*Les cahiers du cinéma n°476*

## Entretien

*Pourquoi avoir situé ce film en Floride ?*

En tant que jeune metteur en scène, je rêvais de travailler comme les écrivains du Sud (des Etats-Unis), faire un travail de fond en se concentrant sur une seule région.

J'ai appris que c'était plus facile à faire avec une machine à écrire qu'avec une caméra, mais je crois avoir réussi à saisir quelques traits de la région. Natif de Floride, mes trois films parlent de lieux que je connais parfaitement..

*Pourquoi tournez-vous si peu ? La position de cinéaste indépendant empêche-t-elle de tourner régulièrement ?*

Aux Etats-Unis, il y a une question qui revient toujours concernant les films indépendants, peut-on être un cinéaste américain sans être un cinéaste hollywoodien ?

Les conditions financières et le marché étant ce qu'ils sont, peu d'entre nous ont la chance de travailler régulièrement et de s'affirmer en temps que metteur en scène. Soit dit en passant, c'est la principale raison pour laquelle la plupart des cinéastes indépendants défendent énergiquement la position française à propos du GATT.

Comme l'a dit l'un de vos concitoyens : "Les pouvoirs financiers se moquent des histoires racontées mais pas de la façon de les raconter, c'est cela qu'ils veulent contrôler" Par une cruelle ironie, à l'heure où l'on discute de pluri-culture et de diversité dans mon pays, la communication de masse devient de plus en plus concentrée. Quelque chose devra céder, mais vraisemblablement cela ne se fera pas sans que de nombreuses personnes et leur point de vue soient écrasés dans cette lutte.

Pourquoi ai-je si peu tourné ? D'abord, ce n'est pas faute d'avoir essayé. Peut-être n'ai-je jamais su me faire une

place dans un quelconque système de production.

Pendant longtemps, j'ai eu besoin qu'on me dise : "C'est bon, vous pouvez tourner un film". Ce besoin d'une permission a certainement été un frein intérieur. Quelquefois, il est bon de se laisser porter, de laisser le film suivre son propre cours. C'est ce qui a été possible avec **Ruby in paradise**.

*Comment se fait le montage financier de vos films ?*

**Gal young'un** a été financé principalement par des subventions étatiques et régionales. **A flash of green** a été coproduit par American Playhouse (tout comme **Surviving desire** de Hal Hartley). Le financement de **Ruby** est plus anecdotique. L'argent provient d'un prêt personnel garanti par le petit héritage que j'ai fait d'une grand-tante. Je le mentionne car sans cette bonne fortune, le film n'aurait jamais vu le jour.

*En Europe, on est surpris par la richesse et la créativité du cinéma indépendant américain. La production de ces films n'est-elle pas de plus en plus difficile malgré ces résultats brillants ?*

Je suis obligé, bien que le regrettant, de vous répondre oui, cela devient de plus en plus difficile. Les subventions gouvernementales ou provenant d'institutions privées sont plus qu'inexistantes et la distribution aux Etats-Unis est de plus en plus limitée aux films de genres et aux films érotiques. Comme me l'a dit un distributeur : "Dans ce pays, le seul genre marginal où l'on puisse se spécialiser de façon rentable, est ce qu'on pourrait appeler le "porno intellectuel "

*Au début de Ruby in paradise, le personnage principal croit qu'elle peut tirer un trait sur son passé en le fuyant. Qu'est-ce qui vous a conduit à traiter du thème de l'errance ?*

Le pays a été peuplé par des gens qui fuyaient leur passé. Cela fait partie du psychisme américain. C'est une malédiction mais aussi une ressource formidable au niveau mental.

Pour **Ruby**, il s'agit moins d'effacer le passé que d'en sortir. Au début, elle pense simplement le laisser derrière elle de façon physique, mais pour moi, le film parle de la façon dont elle met à jour son for intérieur, de ce qui vaut la peine pour elle d'être revendiqué. Comment, dans la mesure du possible, créer nos propres justifications, nos propres points de vue ? Au sein de la culture matérialiste qui nous entoure, pouvons-nous faire revivre une mentalité qui ne soit ni trop naïve ni trop nihiliste ?

*Pensez-vous que les années Reagan soient en partie responsables du désarroi des jeunes aux Etats-Unis. Ruby, Rocbelle, Mike pas plus que Ricky n'ont suivi un itinéraire classique. Le système universitaire américain est-il inadapté au monde du travail ?*

C'est une grande question. De prime abord, on est tenté de répondre par l'affirmative, et d'un autre côté, c'est vraiment difficile. Il semble que chacune des générations ait été accusée d'être une "génération perdue", peu importe ce qu'elle a perdu à notre époque. Dans le début des années 60, un vieux philosophe avait annoncé aux gens de ma génération que nous nous sentions perdus parce que nous n'avions pas encore connu notre "grande crise". Il renchérisait en disant que le Vietnam devrait éventuellement faire l'affaire.

De toute façon, il semble que les jeunes aujourd'hui se trouvent embourbés dans une conjoncture défavorable. Contrairement à la jeunesse des années soixante, il y a peu d'optimisme. Partout de nos jours, on déplore la perte du sens de la communauté, de cette chose qui transcende l'individu, qui permet une certaine continuité, des relations

durables et de la tolérance. Tout cela est au cœur de la crise que vit l'Amérique. Ce n'est pas seulement le système éducatif ou les politiques qui peuvent être tenus pour responsables.

*Vous laissez à vos personnages une chance de se racheter, n'est-ce pas là l'essence même du rêve américain où chacun peut changer, devenir meilleur ?*

Un philosophe a dit: "Une bonne culture est celle qui offre à ses membres des objectifs qu'ils peuvent atteindre"

Les Américains sont peut-être d'infatigables optimistes mais les nouvelles réalités économiques ont rendu les choses plus difficiles.

Ruby a trouvé un début de consensus en acceptant moins pour avoir une marge de liberté plus grande. La fin du film est moins une seconde chance qu'une fin ouverte. Les personnages peuvent changer mais à l'intérieur de limites étroitement définies. Trouver de la joie dans de telles circonstances, est-ce cruellement naïf ou merveilleusement sage ?

Propos recueillis par J. P. Combe

*Fiche distributeur*

## Filmographie

<b>Gal young'un</b>	1980
<b>A flash of green</b>	1985
<b>Ruby in paradise</b>	1993

## Le réalisateur

Né le 6 juillet 1945 à Tallahassee, petite ville de Floride à une centaine de kilomètres de Panama Beach City, Victor Nunez a poursuivi des études supérieures à l'université de U.C.L.A. (Los Angeles). Il a découvert le cinéma grâce à une caméra super-8 dont il fit un usage intensif : cinéphile passionné, il a été fortement influencé par le cinéma européen. Dès 1968, il a réalisé des films éducatifs et d'entreprise ainsi que plusieurs courts métrages. Si depuis 1980, il n'a pu réaliser que trois longs métrages, tous ont été sélectionnés au Festival de Cannes (Quinzaine des Réalisateurs). Entre deux films, il enseigne la mise en scène à l'Université de Floride.